

LE TRÉSOR DE LA CATHÉDRALE,

MUSÉE D'ART RELIGIEUX

OU MÉMOIRE DE L'ÉGLISE

D'AMIENS

PAR JACQUES FOUCART

Avant la guerre de 1939, les merveilles du Trésor se groupaient, hors la vue du public, dans une simple armoire de la petite salle du chapitre, son local actuel. Seul inventaire : une notice de quelques pages insérée in fine par Georges Durand en 1903 dans sa monumentale monographie de Notre Dame d'Amiens.

C'est tardivement après 1950 que le service des Monuments historiques aménagea les vitrines d'aujourd'hui pour y exposer les plus belles pièces, mais manquait le support documentaire qui les valorisait, d'où fortes lacunes.

Ainsi, par exemple, premier d'une longue lignée, le calice en argent émaillé du XVI^e siècle si beau dans sa simplicité (voir la superbe photo en couleur du Catalogue de P.Pontroué, p.85-89) avait curieusement perdu son identité comme on peut le constater dans le Catalogue de l'Exposition parisienne de 1965 muet sur sa provenance. De plus on l'avait oublié dans le classement des monuments historiques.

C'est le rapprochement inopiné avec un calice jadis conservé à Amiens dans l'église paroissiale de Saint Martin au Bourg où on le réputait avoir servi à Saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et chancelier du roi d'Angleterre, qui a mis les conservateurs sur la bonne voie. L'hypothèse devint certitude par la comparaison avec le dessin vériste des frères

Duthoit inclus dans le manuscrit Pinsard de la Bibliothèque municipale d'Amiens, tome 33, p.123 et 124. Tout concordait exactement, même la taille (20 pouces au XVIII^e siècle, c'est-à-dire 0,20 m., voir fig.1).

Concernant le poinçon d'orfèvre bien visible sur la coupe = B et fleur de lys couronnés, une heureuse rectification vient d'être faite en 1992 par Michèle Bimbenet-Privat, conservateur aux Archives Nationales dans son étude : **Les orfèvres parisiens de la renaissance, 1506-1620**, p.241. Le calice est bien l'ouvrage en 1530-1531 d'un maître parisien certes non identifié ; il n'est donc pas le fait de l'orfèvre brugeois Henderyck Boerye vers 1572 comme avancé dans le Catalogue d'Amiens de 1987. Par le fait on revient à la provenance parisienne déjà affirmée dans le catalogue : **Les trésors des Eglises de France, Paris 1965**.

Le Trésor, musée vivant d'art sacré mais surtout mémoire de l'Eglise d'Amiens

Depuis lors, le catalogue de l'Exposition de 1987 excellemment illustré dans sa totalité, que nous devons à l'initiative de Pierre Pontroué, nous a donné la vision saisissante des joyaux connus et inconnus du trésor de notre Cathédrale qu'il convient maintenant de considérer moins comme musée d'art sacré, si prestigieux soit-il, que comme mémoire vivante de l'Eglise d'Amiens constitutive de notre identité.

Ce catalogue ne comprend pas et pour cause puisqu'intégrée tout récemment l'épithaphe de sainte Theudosie qu'on croyait perdue alors qu'elle se trouvait ignorée et presque invisible dans un recoin obscur de sa chapelle. **L'Amiens romain, Samarobriva Ambianorum**, de 1983, sommet d'érudition, la passait sous silence.

Par delà les âges, ce fleuron paléochrétien des Catacombes à la gloire de

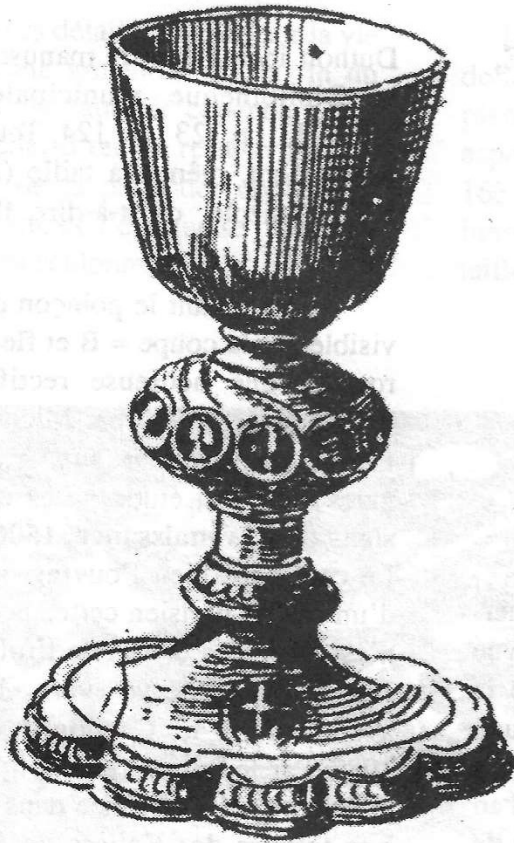


fig.1. Calice provenant de l'église Saint Martin au Bourg, argent émaillé.
XVI^e s. Ce dessin des frères DUTHUOT a permis de retrouver l'état-civil exact
du calice déposé au Trésor de la Cathédrale (voir fig. 2).



fig.2. Calice au Trésor de la Cathédrale,
ouvrage d'un orfèvre parisien vers 1530.

l'épouse modèle Theudosie, ambiennaise et sans doute amiénoise du III^e siècle, semble annoncer la Vierge Dorée, cette Madone soubrette amiénoise au sourire exquis de tendresse si joliment chanté par l'esthète anglais Ruskin et l'agnostique Marcel Proust.

Pour la future réédition du Catalogue

Le Trésor de la Cathédrale s'enrichissant constamment, le jour viendra où le catalogue devra être repris et complété, n'est-ce que pour l'étendre au mobilier où les frères Duthoit ont joué un rôle majeur (voir leurs Comptes recueillis par la famille Ansart). Pour l'instant, tenons-nous en à deux pièces d'orfèvrerie de grand intérêt : le calice d'art nouveau venant de Saint Rémi et la crosse néogothique de Monseigneur Boudinet.

Le calice de l'église Saint-Rémi

Son introducteur au Trésor Pierre Pontroué en fait un vif éloge dans son catalogue de 1987, p.80, fig.71, comme "exemple parfait et témoignage fort remarquable de l'Art nouveau" (fig.2) par un décor de feuilles d'eau d'un goût très sûr. Il a même pris soin de la reproduire en couleur p.85-89 avec son coffret marqué : "Orfèvrerie d'église. Demarquet Frères, 79 rue du Temple, Paris". (Serait-ce un descendant du Demarquet, orfèvre à Amiens, ami des Duthoit) (1)

Sur son origine, il relève qu'il a été donné par la famille Bailleul au prêtre amiénois, l'abbé Lefèvre, né 1878-1946, à sa

mort chanoine et curé-doyen de Saint-Rémi pour son ordination du 29 juin 1903, mais sans nom d'artiste. Or cette date 1903 coïncide exactement avec celle de la 5^{ème} exposition à Paris de la Société de Saint Jean, groupe très actif d'artistes chrétiens où figurèrent nombre d'objets liturgiques dessinés par le peintre Adrien Duthoit, 1867-1917, fixé à Paris, fils aîné de l'architecte de Notre Dame de Brebières, Edmond Duthoit et frère du talentueux Louis Duthoit auquel on doit l'Hôtel Bouctot-Vagniez, rue des Otages à Amiens, si prisé de nos jours. Adrien collaborera peu après avec son cadet pour la chapelle privée de Madame Bouctot-Vagniez située à l'étage, d'un goût raffiné.

La participation d'Adrien Duthoit à l'exposition de 1903 comprenait outre l'affiche : "antependium et chasuble, esquisse d'orfèvrerie liturgique, calices et burettes, crucifix".

Certes concomitance n'est pas causalité, et il sied de rester prudent mais l'hypothèse, séduisante, vaut au moins comme axe de recherche.

Peut-être même les chasubles sont-elles à identifier avec celles à décor de chardon d'un décor floral très 1900, conservées à Notre Dame de Brebières. N'oublions pas au surplus que cette Basilique présente des peintures importantes d'Adrien Duthoit, *L'Annonce aux bergers*, toile marouflée de grande dimension, et surtout *Sainte Gertrude* (celle-ci montrée à la 6^{ème} exposition de la Société de Saint Jean en 1906).

La vie et l'oeuvre d'Adrien Duthoit, né à Amiens 1876, † Paris 1917, artiste mystique lié aux Rose-Croix bien oublié de nos

(1) - Un document perdu de vue, le Catalogue de l'**Exposition des produits des manufactures**, Amiens, 1836 (Bib.mun.Pic. 21.182) cite p.60 M.Desmarquet, orfèvre-joaillier (7-9 rue des Vergeaux), qui expose sur un autel un ostensor en argent doré haut de 3 pieds et demi (1 m 05), un bénitier en forme de vase Médicis et deux instruments de paix de cuivre doré, "le tout fabriqué sur les modèles de MM.Duthoit, frères sculpteurs".

Un inventaire contemporain aux archives de l'évêché décrit : un très grand ostensor en vermeil au soleil porté par un ange, un bénitier représentant le portement de croix et le baptême de Notre Seigneur, deux instruments de paix représentant l'un la Vierge, l'autre St.Jean Baptiste. Tout se retrouve au Trésor, sauf la deuxième Paix.



Trésor de la cathédrale
Calice ici attribué à Adrien DUTHOIT, 1903.

jours, ont été retracées dans la plaquette de Pierre Foucart sur l'Hôtel Bouctot-Vagniez en cours de réédition. Que le calice de l'abbé Lefèvre ait été dessiné par Adrien Dufaÿ correspond tout à fait à son art plein de fraîcheur et de délicatesse où la fleur stylisée tient une grande place.

La crose offerte à l'évêque Boudinet en 1868

Des compléments doivent enrichir la notice la concernant dans le Catalogue de 1987, p.70, fig.63, et d'abord pour la source documentaire relative à la commande faite en 1868 à l'orfèvre parisien de la rue Cassette très apprécié de Viollet le Duc Placide Poussielgue-Rusand (2)

Le devis du 8 septembre 1868 (Arch. Somme V 431.108) décrit une crose d'argent doré, pierres fines dans toutes les rosettes, émail au feu, ornements rapportés en relief, bagues du bâton émaillées et enrichies de pierres fines, valeur 3.000 Fr, pour remplacer l'ancienne crose du siège hors d'usage, coût comptable 1.500 Fr ; à déduire l'ancienne crose qui sera employée = 665 Fr, reste 835 Fr.

Surtout la date de 1868 est à relativiser car au hasard des recherches nous avons constaté que cette même crose se trouvait représentée dans l'album des jésuites Charles Cahier et Arthur Martin publié dans leurs *Mélanges d'Archéologie*, 1856, t. IV, p.255 avec l'indication : «(crose) tracée en 1849 à la demande de Lord Arundel et Surrey pour Monseigneur Grant évêque de Southark et exécutée par Poussielgue-Rusand». Ce lord Arundel

semble bien être le duc de Norfolk, seul lord catholique d'Angleterre, à l'extrême générosité duquel nous devons la superbe châsse de Sainte Ermeline (depuis dévolue à Saint Firmin le martyr) et le ciboire monumental dont on va parler.

Si l'exécutant est Poussielgue-Rusand, à qui doit-on le dessin de la crose ? Peut-être aux ecclésiastiques Cahier et Martin, religieux férus de symbolique médiévale.

Cette symbolique, omise dans notre notice, est celle de l'Apocalypse 12 : la femme enceinte (l'Eglise) et le dragon prêt à dévorer son enfant.

Toujours au sujet de cette crose, M.Pontroué nous signale à l'instant qu'un exemplaire en tous points identique est exposé à Rouen (cf. le Catalogue = Trésor de la Cathédrale de Rouen, avril-déc. 1993).

Le ciboire offert par le duc de Norfolk en 1853

C'est en 1853 que le duc de Norfolk a donné à son ami l'évêque d'Amiens De Salinis le majestueux ciboire de vermeil haut de 0 m,56 dont la particularité est qu'il est surmonté d'une grande couronne fleuronée avec à la pointe le pélican nourrissant ses enfants, symbole du Christ.

A son égard, un problème de date se pose. Est-il vraiment du XIX^e siècle comme l'indique le catalogue de 1987, fig. 37 p.48, à cause des armoiries du propriétaire gravées vers 1840-1850 ?

Dans sa plaquette de 1982, M.Erlande-Brandenburg, bon connaisseur

(2) - Placide Poussielgue-Rusand, 1824-1889, orfèvre depuis 1847 à Paris rue Cassette, racheta le fonds de l'orfèvre Bachelet que Viollet le Duc avait chargé en 1854 d'exécuter sur ses dessins la Vierge de la chapelle absidiale de la Cathédrale. A Poussielgue-Rusand on doit le crucifix et les beaux chandeliers fleuronés en bronze exécutés en 1862 pour la même chapelle sur dessins de Viollet le Duc, aujourd'hui remisés dans une chapelle par crainte des vols ; également le Crucifix dessiné par Viollet le Duc pour la chapelle du Sacré-Coeur en 1866. (Cat. Exposition sur la Cathédrale 1981, n°166) Mais ici rectifions ce qui a trait au soi-disant portrait de Viollet le Duc. Les têtes stylisées sont les 4 fleuves du Paradis qu'on voit aussi sur une croix d'autel de Viollet le Duc à Notre-Dame de Paris.

de la Cathédrale d'Amiens, y voyait "une oeuvre anglaise du XVIII^e siècle dont le couvercle est vraisemblablement plus tardif". Le problème en effet est de savoir si l'efflorescente couronne supportée par deux angelots - décor type des trônes du Saint Sacrement des XVII^e-XVIII^e siècles - n'a pas été rapportée à une date postérieure. De fait on a l'impression d'un assemblage hétérogène, quoique fort habile, de deux parties nettement distinctes. Sinon aurait-on donné tant de soin à l'acanthé du fretel, maintenant à peine visible ?

Assurément le problème mérite réflexion, comme aussi la nature exacte de ce ciboire géant d'une grandeur très inhabituelle. Plutôt qu'à la communion, n'était-il pas destiné à l'exposition *ad adorandum* au sein d'un temple péripète à dôme du genre tempietto aménagé tout en haut du maître autel (voir le tabernacle de Becquigny près Montdidier en cours de classement qui date du début du XVII^e

siècle). C'est le mystère qui stimule la recherche.

La couronne mariale

Une dernière remarque est à nouveau un point d'interrogation : La couronne mariale du début XIX^e siècle isolée au Trésor comme tombée du ciel (fig.48) ne coiffait-elle pas au départ la Vierge processionnelle dite de la Présentation sculptée en 1836 par le jeune Louis Duthoit, qu'on a coutume d'exposer au 15 août ? L'expérience est au moins à tenter.

Pour l'anecdote on racontera que cette magnifique Vierge fut quelque temps reléguée dans le confessionnal proche du portail de la Vierge dorée. Oubliée là elle n'en sortit que pour l'exposition de 1981 au Musée de Picardie où elle fit sensation. Quelle leçon d'humilité !

Post-scriptum - Précisément Pierre Pontroué nous avise qu'il a déjà fait l'expérience souhaitée. Résultat concluant : la couronne s'adapte bien à la statue.